

La violence des hommes



Premières et dernières pages
signées

Daniel Lalonde

Avec la collaboration et la complicité de

Danielle Aubut

France Roy

Mario Séguin

du collectif

La Jarre à Voyelles Enjôleuses

XV^e course à relais — Été 2021
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

Charles regarde le sol, honteux. La policière répète sa question:

— Assez avec tes niaiseries, Laporte ! Tu me fais perdre mon temps ! Tu penses quand même pas que je vais croire tes mensonges ! Mets-toi à table !

La sergent-détective serre les poings et grince des dents. Très franchement, elle aurait bien envie de jouer de la matraque sur ce détestable personnage. « Un autre maudit batteur de femmes: pourquoi est-ce donc interdit de les traiter comme ils le méritent ! », pense-t-elle.

Charles n'ose pas lever les yeux. Il a peur. Peur de la matraque, peur de l'autorité qu'elle symbolise. Il sent bien que sa position est indéfendable. De nos jours, être violent envers les femmes, ça ne passe plus.

On a fait de grands progrès pour la combattre. Des escouades spécialisées ont été formées, avec des policiers spécialement formés et éduqués sur cet enjeu. Bien sûr, pour être de ces escouades, il faut être femme. Normal: les hommes, par la tradition de notre société patriarcale, sont dépourvus des qualités requises. Par inconscience, par faiblesse ou par veulerie, ils ne seraient capables que de protéger leurs privilèges de mâles. Mais les choses changent. Ce genre de cause, de plus en plus, est présenté devant des tribunaux présidés par des femmes. Bien normal. Elles seules sauraient être objectives...

À la maison, Caroline est bien entourée. Ses amies, nombreuses, sont venues la reconforter. Solidarité féminine oblige: maintenant on se soutient. Plus aucune ne sera laissée abandonnée. Caroline se sent forte. Forte de son caractère indomptable. Forte de ces appuis qu'on lui prodigue. Au fond d'elle-même, elle se sent fière. Elle sait faire preuve de puissance; elle est une battante. Et elle sait que sa mère aurait été fière de sa fille. Toute son enfance, elle le lui répétait sans cesse: « Ma fille tu dois apprendre à ne dépendre de personne. Et surtout pas des hommes, ces ignobles personnages: regarde ton père ! » martelait-elle sans cesse avec autorité et dédain. Aujourd'hui, Caroline est fière de ressembler à sa mère.

Quant à son père ? Comment ne pas le détester de les avoir abandonnées ? Elle avait à peine 11 ans. Pas que sa présence ait été si importante pendant ces onze années. Elle lui en veut encore de l'avoir traitée ainsi: l'amener avec lui à la pêche, lui apprendre à appâter un hameçon, aller marcher dans les sentiers, lui enseigner l'art de s'orienter et

du camping rustique, lui apprendre à lancer le ballon, lui enseigner comment changer un pneu crevé, lui apprendre à conduire, au volant de sa vieille Pontiac, sur les chemins de terre du rang de campagne.

« Écoute donc ? Tu étais donc si déçu que je ne sois pas un garçon ?! » L'amertume la mord encore au ventre. « Heureusement que Maman m'a fait voir tout ce qu'il y avait de mauvais en lui. Maintenant, je comprends mieux pourquoi je suis malheureuse. »

Heureusement, Maman était là. Et avec plein de conseils précieux. Comme: « Te laisse pas enfermer dans les rôles traditionnels », « Tout ce qu'un homme peut faire, une femme peut le faire mieux », « Méfie-toi des hommes. Tout ce qu'ils veulent, c'est nous rendre dépendantes d'eux ». Maintenant qu'elle voit tout le mal qu'il lui a fait, Caroline peut mieux se défendre !

Terrées dans leur chambre, Chantal et Brigitte se réconfortent tant bien que mal. Elles savent qu'il faut être bien sages, comme Maman exige qu'elles le soient en tout temps. C'est pour ça qu'on ne les entend pas.

« Tu crois que Papa va revenir bientôt ? » chuchote l'une. Et l'autre de répondre: « Maman a dit "Over my dead body", je sais pas ce que ça veut dire ». Et elles regardent le plancher, piteuses et silencieuses. Sur la table de chevet, deux photos encadrées: Maman et Grand-Maman, triomphantes.

Chantal et Brigitte savent bien que dans la vie, il y a aussi des grands-papas. Qui était-il ? Elles n'en savent rien. « Mort d'amiantose ». C'est tante Nicole qui a dit ça un jour. Elles ne savent pas ce que ça veut dire.

Au poste de police, Charles a été conduit en cellule. Oui, il aura droit à un avocat. Mais ça va prendre un temps. Et la policière a été claire: « Tu serais mieux de signer des aveux . Sinon, ça va être encore pire. »

Charles ne sait plus quoi faire. Il a peur de perdre ses filles. Il a peur de tout perdre. Machinalement, il masse sa lèvre tuméfiée et l'ecchymose sur sa joue. Il pense que ça aurait été mieux qu'il ne vienne jamais au monde et que c'est encore possible d'arranger ça.

Dans la chambre, Chantal verse une larme. Brigitte la console de son mieux. « Fais pas de bruit, si Maman nous entend, elle va se mettre en colère ».

Deuxième partie — *Danielle Aubut*

Et la colère de sa mère, Brigitte y a goûté. La colère des mots, la douleur des cheveux brossés trop fort, tirés à en faire mal, l'eau du bain juste un peu trop chaude et son regard qui attend qu'elle se plaigne pour la rabaisser. « Pauvre petite princesse sans royaume » et autres diminutifs du même acabit. Sa mère se flatte de sa belle éducation, de ses études supérieures, de son poste de cadre, mais les mots qui passent sa bouche sont gargarisés dans une boue de malveillance bien salivée de vinaigre. Les crises se font dans l'intimité du logis, devant les fenêtres qu'elle sait bien étanches grâce à l'excuse du chauffage ou de la climatisation, loin des questions éventuelles de voisins inquiets. Ils n'en croiraient pas leurs oreilles, les voisins. Cette femme si assurée, si libérée, se vautrant dans un monologue de sacres et de cris, les insultes s'enchaînant à la vitesse de son dégoût de cet homme qui ne sait pas faire des garçons, pas plus que son propre père, qui ceci, qui cela...

Du haut de ses 9 ans, avec son âme vieillie prématurément, Brigitte sait d'instinct ce qu'il faut faire et surtout éviter de faire. Elle sait les belles histoires du soir de son père, écourtées par un regard complaisant de sa mère dans le cadre de porte, un verre à la main. Elle sait les sarcasmes « oh les petites filles à papa, c'est-y pas mignon, laissez-le pas trop vous enguirlander, vous allez faire des cauchemars le reste de vos vies. » La glace qui tinte dans le verre brise la magie de ces moments chéris avec sa sœur et son père.

Brigitte enlève toujours la glace quand on lui en sert dans un verre. Elle n'en supporte pas le bruit.

Dès les premiers mots de la voix rauque, son père ratatine telle une guimauve sur un feu de camp. Ses yeux se noircissent et il tente de poursuivre mais son bégaiement normalement surmonté avec brio le reprend. Il abandonne finalement, les embrasse, et passe devant Caroline qui rigole. Sa mère, qu'elle surnomme aussi Bellatrix Lestrange en secret, déteste Harry Potter et les contes de fées. Elle n'en supporte pas la joie finale. Elle fait une jambette à son père et s'excuse en s'esclaffant.

Chantal pleurniche. Elle est trop jeune pour comprendre tout ce qui se passe mais elle réagit bizarrement. Parfois, quand elles sont au parc, Chantal se met à hurler soudainement après les enfants et reprend quelques sacres. « Wat de fuk tabarnak, regarde maman, écoute maman ! » insiste-t-elle. Elle détruit les constructions de sable des petits amis.

Elle déteste être ignorée. Elle n'en supporte pas le vide. Sa mère impassible la retire gentiment à l'écart et lui parle doucement. Elle connaît la façon bon chic bon genre, *politically correct*, de corriger « correctement » en public. Mais Brigitte qui l'épie a surpris l'éclair de peur et de fierté de Caroline devant la rébellion de sa cadette. Pas besoin de préciser qu'à la maison, ça ne passe pas.

Caroline déteste l'irrévérence à son propre égard. Elle n'en supporte pas l'arrogance.

Le silence est tout aussi angoissant. Papa lui parle d'un sujet du journal ou d'une de leurs prouesses. Caroline sourit froidement comme sa glace, lui tourne le dos et ne dit rien. Pas de conversation, pas de compliment. Puis elle renverse la poêlée. Papa veut aider. Il a oublié le danger. Elle le bouscule et il glisse dans l'omelette chaude. La poêle veut le frapper. Papa a peur. Il s'excuse d'avoir été dans le chemin. Elle regarde enfin ailleurs. Brigitte sait qu'elle a renversé le repas exprès. Brigitte sait se taire. Chantal ne sait pas encore. Elle entame un monologue de sacres. La sorcière hurle et se rue sur l'insolente. Papa s'interpose et mange la fonte dans l'estomac. Cruella rigole et sort. Brigitte s'occupe de son père.

Quand il y a de la visite, c'est le gala des douceurs et des compliments. C'est un bonheur volé à l'enfance cicatrisée de ces fillettes. Parfois Caroline ridiculise papa en riant fort et papa, lui, rit faux. Il n'y a que sa soeur, tante Nicole, qui ne rit pas. Tante Nicole adore son frère Charles, ça se voit quand ils racontent des aventures de leur jeunesse.

Tante Nicole déteste Caroline, elle n'en supporte pas l'aisance et l'évanescence apparentes et s'en veut de ne pas l'aimer. Mais elle est bien déterminée à comprendre ce qui se passe.

Nicole est complètement estomaquée. Elle conduit vers le poste de police en clignant des yeux pour assécher l'eau qui s'obstine à brouiller sa vision. Elle a tout fait pour Charles, pour le sortir de sa timidité et du reste... et développer son talent artistique. Elle devine qu'il nage en eaux troubles. Depuis, elle a plongé avec lui dans une marée d'incompréhension. Il lui a chuchoté au téléphone : « Je nn... n'en peux plus, Nick, ils ont trouvé aussi de la p... pp... porno sur mon ordi. »

Troisième partie – *France Roy*

À son arrivée au poste de police, Nicole se dirige vers le préposé à l'accueil et lui demande si elle peut voir son frère Charles Laporte. Avant d'obtenir une réponse, elle doit présenter des preuves de son identité. Son permis de conduire suffit. Le préposé lui demande de s'asseoir dans la salle d'attente, on l'appellera quand ce sera approuvé.

Ils sont sept, assis, éloignés les uns des autres, têtes baissées, songeurs, à part un couple qui se parle en chuchotant dans cette pièce sombre éclairée par une lumière tamisée d'où se dégage une ambiance feutrée, une atmosphère de salon funéraire. Peut-être pour apaiser les esprits angoissés, pense-t-elle. Malgré tout, elle se sent fébrile, inquiète, et elle ne sait pas comment elle fera pour reconforter son frère. C'est la première fois qu'elle se trouve dans un poste de police. Elle imagine que les gens autour ne sont pas là de gaieté de cœur. Un policier en uniforme se pointe dans la salle d'attente.

– Nicole Laporte, veuillez me suivre s'il vous plaît.

Sur la porte 2, un écriteau l'informe qu'elle entre dans le bureau du sergent Éric Aubé. Il se présente et reste debout. Derrière lui, il y a les portes 2A et 2B.

– On me dit que vous êtes la sœur de Charles Laporte et que vous désirez le voir. Une permission de visite vous est accordée pour une durée maximale de cinq minutes. Le détenu vous rejoindra dans la salle 2A.

Nicole se sent défaillir en entendant le mot employé pour qualifier son frère et a peine à marcher. Le sergent compose le code de la serrure avant de la laisser entrer et l'invite à s'asseoir. Une table la sépare d'une chaise vide placée devant elle. Quand Charles est stressé, il bégaye. Il faudra faire vite, se dit-elle.

Puis, la porte s'ouvre. Entre Charles, menotté, accompagné d'une policière armée, et se rend péniblement à la table pour s'installer devant Nicole. Elle étouffe un gémissement douloureux en voyant son visage massacré et son regard éteint qui ne peut

soutenir le sien. Leurs mains se nouent, les deux sanglotent de chagrin et de désespoir. Elle réussit à contenir sa peine sachant que les minutes s'écoulent. La policière restera postée debout, dos à la vitre de la porte 2A.

— Charles, dis-moi ce qui s'est passé pour qu'on t'ait arrêté. Je veux tout savoir.

— J... je... je sais pas vraiment. J'ai vou voulu protéger Ch... Chantal d'elle et j... j... j'ai poussé Caroline. Elle a glis... s... ssé... ssur le plancher et elle ss... s'est fait m... mm... mal, j'pense.

— Elle t'accuse de l'avoir frappée ?

— Oui... M... m... mais... c'est faux !

— Je sais ! Je te crois, Charles ! Tu ne dois pas te laisser faussement accuser et incriminer de la sorte. Il te faut un bon avocat. Je vais appeler Léo, il va me conseiller.

— Léo....?

— Oui, même si on est divorcé, tu sais bien qu'on est restés amis. Il pourra difficilement te représenter parce qu'à titre d'ex beau-frère, ça pourrait être délicat, mais je sais que dans son cabinet il a d'excellents collègues qui peuvent te défendre.

La policière cogne dans la vitre et fait signe à Nicole qu'il reste deux minutes.

— Tu ne dois pas te décourager, Charles, il faut garder espoir. On va te sortir de là, je te le promets !

Les mains de Charles dans les siennes, elle lui sourit avec confiance. Dans les yeux de son frère apparaît enfin une étincelle qui la rassure.

Trente minutes plus tard, elle se retrouve dans le bureau de Léo pour lui expliquer toute la situation et lui demander son aide.

— Tu as bien fait de venir me voir, Nicole. Nous avons une nouvelle avocate expérimentée et experte dans les causes de violence conjugale particulièrement envers les hommes. Étonnamment, les statistiques révèlent qu'ils sont proportionnellement autant victimes que les femmes, mais de façon moins grave. Aussi il faut dire qu'ils ne déclarent rien. La gêne, la honte, le jugement des autres, ça les freine et c'est dommage. Si ton frère ne s'objecte pas à ce qu'une femme le représente, elle serait la personne idéale. Je l'ai déjà vue plaider et je t'assure, elle défend les victimes bec et ongles, hommes ou femmes. J'y pense, il se peut que tu la connaisses, elle a étudié au même

cégep que le nôtre et demeurerait à quelques rues de chez moi. Tu te souviens de Maude Ricci ?

— Ouais, ce nom me dit quelque chose parce que plutôt rare dans notre patelin, mais je ne crois pas l'avoir déjà rencontrée. Léo, je me fie à ton expérience et je te fais confiance. Mais je dois quand même en parler à Charles et je te donne des nouvelles très bientôt.

— Tu peux essayer de l'appeler tout de suite si tu veux. J'ai une réunion et je te laisse mon bureau.

Nicole tente un appel téléphonique au poste de police où son frère est détenu. La raison invoquée pour lui parler facilite sa démarche.

— Charles, je suis au bureau de Léo. Il me recommande une avocate pour te défendre qui, à son avis, serait la personne toute désignée pour plaider ta cause à moins que tu préfères un homme. Oh, j'oubliais. Elle restait dans notre quartier, paraît-il. Maude Ricci, ce nom-là te rappelle quelqu'un ?

Maude Ricci... Comment Charles pourrait-il oublier cet amour d'été, leurs seize ans, les premiers émois, les premières tendresses, les premières passions amoureuses ?

— Oui, je la connais. Dis à Léo que j'accepte qu'elle soit mon avocate.

Quatrième partie — *Mario Séguin*

— La comparution devant le juge est prévue dans dix jours, annonce Maude à Charles lors de sa première visite à la prison. Tu dois être prêt et stoïque face à Caroline.

Charles se sent soudainement très las et ses épaules s'affaissent comme si le fardeau de toute cette violence psychologique, invisible, insidieuse l'enveloppait dans une couverture de béton. La tête appuyée dans le creux de ses mains, son regard fuit celui de Maude. Peut-être de peur qu'elle ne détecte l'étincelle cachée tout au fond de son âme. Étincelle toujours présente malgré les nombreuses années depuis que Maude a mis fin à leur histoire.

— Je te connais Charles. Tu sauras puiser la force pour cette ultime épreuve. Crois-moi, elle ne s'en tirera pas facilement. Songe à tes filles. Elles t'aiment et elles veulent demeurer avec leur papa. Tu dois tout me raconter depuis le début de ta rencontre avec Caroline. Je dois me faire un portrait complet de cette femme.

Le visage apeuré de Chantal revient à l'esprit de Charles. Lentement, il lève la tête et plonge son regard dans celui de Maude, puisant au fond de lui une énergie insoupçonnée.

— Tu es certaine que je peux m'en sortir ? Et cette histoire de porno sur mon ordi ? C'est un coup monté ! Elle est tellement comme sa mère.

Et Charles se lance dans une longue diatribe dans laquelle il raconte un peu pêle-mêle sa vie avec Caroline, la présence de sa belle-mère plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité. Tout y passe : l'absence du père de Caroline qu'elle n'a jamais revu depuis ses 11 ans, les rires sarcastiques devant les enfants, les paroles à double sens pour l'insulter, l'abaisser, le réduire à moins que rien, les ébats sexuels satisfaisants sur le coup mais qu'elle ne cessait de lui reprocher par la suite.

Sans l'interrompre, Maude inscrit des notes sur son portable. À la fin de leur rencontre, elle a un portrait assez fourni du personnage. Suffisant pour commencer à préparer la défense de son client.

Épuisé par toutes ses révélations, ses souvenirs douloureux, le visage de Charles ne reflète que tristesse et découragement. Maude lui prend les mains et lui demande de la regarder.

— Je vais te sortir de là, c'est promis. D'ici la comparution, tu pourrais dessiner des esquisses comme tu aimes tant faire. Ça t'aidera à te libérer les esprits de pensées négatives. Un croquis par jour. Pour Brigitte et Chantal. Construis-leur une histoire avec tes tableaux.

10 jours plus tard au Palais de Justice

— Veuillez vous lever pour l'Honorable Juge Anne-Marie Dumoutier.

Une fois les procédures d'ouverture de la session terminées, la juge appelle Charles au banc des accusés. L'avocate de la Couronne le malmène au grand plaisir de Caroline qui exulte dans son coin. Charles éprouve de la difficulté à s'exprimer tant il bégaye. La juge doit lui demander de respirer et prendre son temps pour répondre aux questions.

Puis, c'est au tour de Caroline de témoigner. Son avocate la peint comme la pauvre victime innocente et rappelle au juge qu'elle est le gagne-pain du ménage à titre

de cadre tandis que son artiste de mari contribue maigrement aux revenus du couple. On en vient finalement à l'événement pour lequel Charles est accusé. Fusillant du regard son conjoint, Caroline décrit la scène en exagérant les gestes qu'elle reproche à Charles. Du grand théâtre, digne d'un Masque !

— Des questions, maître Ricci ? s'enquit la juge.

— Certainement, Votre Honneur.

Maude s'avance lentement vers le banc des témoins. Avant d'en arriver avec ses interrogations, l'influence de sa mère et la présence de cette dernière dans le ménage du couple et les nombreuses situations où le caractère violent de Caroline a fait surface en présence de Charles et des enfants.

— N'est-il pas vrai que vous riez de votre mari devant vos enfants lorsque celui-ci leur lit des histoires avant l'heure du coucher ? Et les crocs-en-jambe que vous lui faites à la sortie de la chambre de vos filles ?

Caroline tente de répondre, mais Maude est plus rapide.

— N'est-il pas vrai aussi que votre fille Chantal, la plus jeune, souffre de troubles anxieux en votre présence ? Et que c'est justement à cause de votre comportement que Charles s'est interposé entre vous et sa fille pour la protéger du coup de casserole que vous vous apprêtiez à lui assener ? Afin d'éviter le pire, il a encaissé le coup et il en porte encore les traces à l'abdomen. Vous dites qu'il vous a battue et que vous avez chuté. N'est-il pas vrai que vous avez délibérément fait tomber l'omelette sur le plancher ce soir-là et que le linoléum était devenu glissant et enduit de matière grasse ?

Bombardée par l'avocate, Caroline veut prendre quelques instants pour tenter une réplique.

— Plus de questions pour le moment, Votre Honneur.

La stratégie de Maude consistait à mettre le doute à l'esprit de la juge. Toutefois, cette dernière ne laisse entrevoir aucune émotion.

Enragée par l'attitude de l'avocate et parce qu'elle n'a pas eu le loisir de répondre, Caroline crie à toute volée dans la cour.

— Maude Ricci et mon mari ont été amants !

La juge s'adresse à l'avocate de la Couronne.

— Maître Beaulieu, assurez-vous de contrôler votre cliente. Je ne tolérerai aucun comportement de la sorte dans ma cour. Maintenant, maître Ricci, avez-vous d'autres questions ?

— Pas d'autres questions, Votre Honneur. Toutefois, j'appelle à la barre des témoins, Brigitte Laporte, la fille aînée du couple.

Conclusion — *Daniel Lalonde*

Brigitte s'avance vers la barre des témoins. Son cœur se débat dans sa poitrine. Elle sent comme une brûlure le regard de toute l'assistance braquée sur elle.

À gauche, il y a son père. Elle voudrait aller vers lui. Mais pourquoi ? Pour qu'il la protège ? Ou parce qu'elle veut le protéger ? Peut-être qu'un jour, elle n'aura plus envie de pardonner à Papa. Quand même, elle aura toujours Chantal. Elle espère.

À droite, elle évite le regard de sa mère. Elle voudrait être loin d'elle, mais comment ? Pour se réfugier où ? Un jour elle se rendra compte que même dans un autre pays, un autre continent, il est impossible d'échapper au regard de Caroline. Ça, c'est si elle peut échapper un jour à sa présence.

— Brigitte, tu es entourée d'amis, sens-toi très à l'aise et parle-nous librement: il n'y aura pas de conséquences.

Brigitte a l'impression d'avoir déjà entendu ça.

— Raconte-nous dans tes mots ce qui s'est passé l'autre soir, quand tes parents se sont disputés ?

Brigitte raconte de son mieux. Ses souvenirs sont confus, ses émotions, intolérables. Elle a peur. D'encourir la vengeance de sa mère. De perdre son père. De la juge qui la regarde froidement. De maître Beaulieu qui écoute attentivement tout ce que Caroline lui dit. De maître Ricci, qu'elle ne connaît pas vraiment. Elle ne comprend pas pourquoi cette femme se montre si amicale. D'habitude, les gens comme ça ont des choses à cacher.

Puis c'est le tour de maître Beaulieu.

— Ne comprends-tu pas que ta mère fait tout ça pour te protéger ? Ne vois-tu pas tout ce que ta mère fait pour toi et ta soeur ? Qu'est-ce que tu deviendrais sans elle ? Tu crois que ton père serait capable de prendre soin de vous ? Sérieux ??

Maître Ricci multiplie les objections. La juge arbitre. Maître Beaulieu continue de plus belle. Brigitte ne comprend rien. Elle ne peut plus retenir ses larmes.

Maître Beaulieu s'engouffre dans la brèche:

— Votre Honneur, voyez ce que la pauvre enfant doit subir ! Il est dans l'intérêt supérieur des enfants qu'ils soient soustraits à ces conflits. Nous prions la cour de confier ces enfants au parent le plus compétent. Ce sont toujours les mères qui ont été naturellement aptes à s'occuper de leurs enfants. Quant à ce pitoyable père, il a montré son inaptitude à exercer son rôle de pourvoyeur et son incompetence à maintenir un climat harmonieux dans la famille.

Maître Ricci s'objecte. Elle invoque la violence subie par Charles. Ça se retourne contre eux: légitime défense ?

Elle dénonce une tentative d'aliénation parentale. Mais les tribunaux sont sourds à cette idée trop nouvelle. Et une mère, même aliénante, n'est elle pas bienveillante et protectrice ?

Le marteau frappe son socle. Le verdict est rendu. Charles quitte la salle d'audience, menotté, pitoyable, minable.

Une travailleuse sociale a été nommée pour « accompagner » Chantal et Brigitte.

— Ce qui vient d'arriver est difficile. Mais c'est pour votre bien. Vous verrez: le temps arrange toujours les choses.

Dans les prochaines semaines, Brigitte et Chantal reverront cette dame. Elles seront invitées à « cheminer dans leur deuil ». Elles seront « accueillies dans leur réalité intérieure ». Il y a un programme pour ça. Dix séances payées par les contribuables. Des études ont montré que des indices de bien-être mesurables peuvent être améliorés. Surtout pour les filles. Les garçons, malheureusement, semblent moins capables d'en profiter.

Des acteurs du milieu ont voulu des programmes mieux adaptés à leurs besoins. Ils n'ont pas trouvé de financement. Des chercheurs ont voulu se pencher sur leur réalité: dépression, décrochage scolaire, attrait pour les gangs de rues, suicide. Mais dans les universités, ce genre d'intérêt n'a pas la cote, peut rendre suspect et nuire à la carrière. On opte pour la prudence.

Quinze ans plus tard, Brigitte et Chantal sont maintenant adultes. Aucune des deux ne fait mine de fonder une famille. Aucune n'a encore été en relation dans un couple. Chantal s'occupe de sa mère. Aidante naturelle, c'est vraiment un travail à temps plein. Brigitte s'investit corps et âme dans sa carrière.

Aucune ne voit plus Charles. Chantal le déteste. Sa mère lui a fait comprendre tout le mal qu'il a fait. Brigitte pense parfois à lui, quand sa carrière trépidante lui en laisse le loisir. Elle n'a plus de nouvelles depuis longtemps. Il a cessé d'écrire, peu de temps après sa libération sur parole. Il a été vu, parfois, au Gîte Ami, l'hiver, quand les nuits sont trop froides pour rester dehors.

Pitoyable destin que celui des femmes. C'est ça qui arrive quand on ne combat pas avec assez d'ardeur la violence des hommes.

F I N